

Pierre et la lettre

Par Thierry Buclin

Pierre entamait son troisième mois de détention préventive. Au terme de longues années d'impunité, il avait finalement été interpellé puis inculpé pour ses activités de faussaire. Cette obsédante carrière avait débuté dans sa jeunesse, alors qu'il modifiait subrepticement l'inscription des dates sur l'abonnement mensuel de chemin de fer qui lui permettait de gagner le collègue, prolongeant de plusieurs mois successivement la validité du même titre de transport à chaque échéance; l'économie ainsi réalisée l'intéressait déjà moins que la précision du geste correcteur, et surtout l'intense sentiment d'existence au moment où, perclus de peur, il tendait le document falsifié au contrôleur distrait. Plus tard, il s'était lancé dans la confection de faux timbres-poste, d'authentiques chefs d'oeuvre uniques réalisés à la loupe et à l'épingle fine; estimant trop limitée la variété des séries existantes, il n'avait pas cherché à copier les images des timbres officiels, mais s'était au contraire ingénié à en inventer de nouvelles, représentant tel monument de son chef-lieu, telle plante à la réalité botanique incertaine ou encore le visage inspiré d'un possible écrivain du siècle prochain. Impatient de tester la valeur de sa production, il se hâtait de s'adresser à lui-même une carte postale arborant son oeuvre, ressentant une satisfaction profonde à la recevoir dûment oblitérée deux jours plus tard. Par la suite, il s'était adonné à la confection patiente de nombreux pastiches tant dans l'écriture que le graphisme, réalisant des billets de théâtre, des abonnements de cinéma, des certificats de toutes sortes, des bons d'échange de livres ou de disques fictifs, des billets de banque étrangers à l'effigie de dirigeants communistes imaginaires, un faux passeport lui conférant une identité Hergovienne, d'anciens plans de villes truffés d'anachronismes qu'il tâchait de faire acheter aux antiquaires de sa contrée, des ordonnances où il se prescrivait un médicament inexistant pour jouir de la mine bredouille du pharmacien après de vaines recherches, de fausses amendes qu'il glissait sur le pare-brise des voitures

en stationnement interdit et auxquelles il joignait un bulletin de versement à l'ordre d'une oeuvre caritative... Ses amis recevaient une correspondance nourrie émanant d'administrations délirantes, et qui leur communiquaient diverses décisions farfelues concernant leur inscription dans un fichier national de toxicomanes, la reconnaissance de leur mérite dans l'observation des limites de vitesse, ou leur sélection pour un voyage gratuit sur la lune en l'an 2025. Il s'était momentanément intéressé aux nouveaux supports électroniques, mais les avait rapidement dédaignés car ils étaient si faciles à contrefaire qu'ils lui paraissaient programmés pour la falsification ; à preuve, aucune autorité n'accordait une quelconque légitimation officielle à ce type de document. Mû par le seul esprit sportif, il avait reconnu n'être intéressé qu'à la validation de ses faux, sans s'attacher au profit qu'il pouvait en retirer. Aussi, s'il avait accepté 200'000 francs en paiement d'un faux billet gagnant de loterie, c'était uniquement en signe de reconnaissance de la valeur de son art. Tout au plus avait-il imprudemment négligé la possibilité que le détenteur du véritable billet gagant fasse valoir ses droits une semaine passé le délai officiel, dont il avait lui-même attendu l'extrême fin. Par la suite, sa manie de conserver soigneusement l'intégralité de ses oeuvres l'avait fâcheusement desservi au moment de la perquisition à domicile ordonnée sans sommation par le juge d'instruction.

Pierre avait alors atteint trente-deux ans, se consacrant de bonne grâce à son emploi de typographe et à son rôle d'époux et de futur père. Il était en effet marié de fraîche date, et le ventre de sa compagne avait commencé à se remplir de promesses depuis près de six mois, quand les gendarmes l'avaient réveillé à cinq heures du matin pour lui tendre sans délicatesse un authentique mandat d'arrêt émis par l'autorité judiciaire compétente. Durant quelques secondes, il fut séduit par ce document qu'il n'avait jamais plagié, et dont l'effet sur un individu pouvait être si intensément réel. Il eut rapidement l'esprit rempli d'autres préoccupations, et se retrouva peu après dans une cellule inhospitalière qu'il partageait avec un petit délinquant Kashmiri et une demi-douzaines de blattes, probablement condamnées elles aussi par quelque instance judiciaire cafardeuse.

Il s'était progressivement acclimaté à l'univers carcéral, se délectant même par moments de la profondeur de son inaction et de sa vacuité mentale. Des contacts presque chaleureux s'étaient noués avec d'autres détenus, et Pierre demeurait fasciné par le nombre de personnalités baroques et séduisantes que pouvait receler pareil endroit, si l'on y regardait d'un peu près. Il croyait partager avec son avocat d'office une certaine passion pour les situations bizarres, et préférait lui faire évoquer les affaires défendues par le passé plutôt que de faire progresser la sienne. Un jeune médecin psychiatre était venu le voir pour entreprendre son expertise, mais n'avait pas daigné s'étendre sur la description clinique des patients qu'il soignait dans son hôpital. Pierre avait de moins en moins de pensées pour sa femme, qu'il chérissait pourtant. Ses visites avaient été interdites pour la durée de l'enquête. Conscient par moments de ce détachement inattendu, il s'efforçait, avec une conviction imparfaite, au chagrin, à la honte et au repentir qu'auraient dû susciter sa situation actuelle. Le juge avait laissé entendre que de tels sentiments étaient susceptibles d'influencer favorablement le tribunal, et Pierre se demandait s'il devait, de faussaire en titres, devenir hypocrite en moralité ou simulateur en circonstances atténuantes.

Un matin, on lui apporta un petit papier bleu qu'une personne âgée était venue remettre au gardien-chef avec insistance et sur lequel il reconnut immédiatement l'écriture de sa femme. Elle lui écrivait : "Mon chéri, te voici père depuis la nuit du 30 mars d'un petit Julien, né à 2 heures 30 du matin, avec un poids de 3 kg 250. Je lui ai donné le dernier nom dont nous ayons convenu avant ton départ. L'accouchement s'est bien passé, Maman était là, et le bébé se porte à merveille. Tu me manques - Anne". A cette nouvelle, Pierre se sentit transporté par une sensation de bonheur inconnue jusque là. La joie le submergea, pour toujours lui sembla-t-il. Quoi de plus réel en effet que la réalité d'une naissance, de plus vital que l'irruption au monde d'une nouvelle existence débordante de promesses ? Dans sa misérable condition carcérale, ce moment lui fut une épiphanie de Vérité, et son cœur brûla d'amour pour ce petit être inconnu, son fils. Tous les affects qu'il avait ressentis dans le passé lui apparurent d'une fadeur et d'un ennui inimaginables à côté d'un tel bouleversement. Comme il l'avait pressenti, l'événement de cette paternité

allait mettre un terme définitif à sa carrière d'esthète faussaire, pathétique et délinquant. Il purgerait patiemment sa peine de six mois de détention ferme, dont cinq de préventive lui seraient déduits, avant de retrouver les joies simples et saines d'une vie de famille heureuse.

Cependant, quelques jours après la réception de cette nouvelle, alors que l'euphorie initiale se dissipait mais refluaient encore par vagues, il reprit subitement le papier bleu et s'interrogea, au comble de la perplexité : comment ce message écrit était-il parvenu à le transformer si fondamentalement ? Par quel miracle ces quarante-trois mots griffonnés sur quatre grammes de papier l'avaient-ils plongé dans un tel bouleversement ? Il s'ouvrit tout d'abord de ces préoccupations à un gardien, qui lui répondit interloqué, avec un accent campagnard prononcé : "mais bon Dieu, c'est que vous avez eu un enfant !" Evidemment qu'il était heureux parce qu'il avait eu un enfant, mais la force de cette nouvelle, où se dissimulait-elle matériellement dans ce billet d'apparence anodine ? Un chimiste d'une entreprise de dépollution, détenu pour atteinte à l'environnement, lui démontra que la disposition de l'encre sur la cellulose du papier déterminait intégralement le contenu du message. La même quantité d'encre eût-elle été répartie autrement, que le papier eût pu lui annoncer le décès de sa mère, son prochain rendez-vous chez le dentiste ou toute autre nouvelle. Un maître secondaire, interné pour atteinte à la pudeur de mineurs, lui expliqua que le message n'était intelligible que parce qu'il était rédigé dans la langue qu'il partageait avec sa correspondante. Une communauté de culture était un prérequis nécessaire à la compréhension du locuteur par le destinataire. L'enseignant le rendit attentif aux nombreuses racines indo-européennes et aux règles grammaticales implicites contenues dans les trois phrases du texte. La même missive écrite en Yiddish, ou a fortiori en Japonais, ne lui aurait rien appris. Le médecin psychiatre lui fit observer que la lettre n'avait pu l'impressionner que dans la mesure où il disposait d'une paire d'yeux, avec un cerveau qui leur était relié à l'arrière. Une quelconque cécité, une atteinte des centres de la lecture, une intoxication passagère ou Dieu sait quel autre déficit de l'appareil nerveux eussent interdit la transmission de l'information ou même simplement

la capacité d'en ressentir de la joie. Le même gardien revint, plein de bon sens, et fit remarquer que si la lettre avait pu engendrer autant d'effet, c'est que Pierre savait bien que son épouse était enceinte. Dans le cas contraire, le même message n'aurait fait que le plonger dans le doute et la perplexité. Le voisin de cellule Kashmiri, désireux de communiquer mais peu compréhensible, parut attribuer le trouble qu'il observait chez Pierre moins au billet lui-même qu'à l'aura d'ondes énergétiques qu'il dégageait. Un linguiste (pour quel délit un linguiste se retrouvait-il en prison ?) développa une théorie passionnante dont Pierre ne retint que quelques bribes à propos des rapports reliant le signifiant, les graphèmes, au signifié, les sémèmes, qui sont eux-mêmes des faisceaux de lexèmes. Le médecin psychiatre revint à son tour, et évoqua l'importance de la graphologie : c'est parce qu'il avait pu reconnaître l'écriture de sa femme que Pierre avait gagé de l'authenticité du message. Une blatte lui donna même à réfléchir, en parcourant la lettre et y ajoutant une série de petits caractères en forme de pattes, qu'il ne put déchiffrer.

Pierre reprit finalement toutes ces considérations, et entreprit d'en faire une vaste synthèse. Il n'y réussit pas parfaitement, mais se rappela des explications passablement confuses que le médecin avait entrepris de lui fournir quand il lui avait demandé de quelle école psychiatrique il se réclamait : celui-ci avait en effet tenté d'exposer qu'après des décennies de confrontation entre divers courants, la science s'acheminait dans ce domaine vers l'intégration d'un modèle bio-psycho-social à multiples composantes complémentaires. Au terme d'un développement laborieux que Pierre s'était efforcé de suivre en raison de ses prétentions humanistes, l'homme de l'art avait conclu d'un air inspiré que "de nombreux discours pouvaient rendre compte d'une même réalité, à des niveaux différents, sans s'exclure mutuellement malgré leurs apparentes contradictions, et sans non plus épuiser le sujet". Si l'appréhension d'un simple billet bleu donnait déjà lieu à tant d'explications différentes, qu'attendre en effet des tentatives de description de la nature humaine ?

Pierre prit enfin le papier bleu, frotta une allumette puis l'enflamma. Une fois le billet totalement consumé, il constata avec acuité que la bonne nouvelle qui lui avait été

annoncée survivait intégralement à la destruction de ce support. Cette observation lui fut d'un réconfort absolu.

© Thierry Buclin

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique philosophie

Mars 2003